

## **Compte rendu groupe de travail auteurs n°2** (jeudi 17 décembre de 10h à 12h) :

10h à 10h10 : Présentation des participants

**Participants** : Thierry Weyd, Izypt, Jérôme Felix, Marion Cazy, Soline Guignonis, Nausica Gloris

### **Intervention d'Izypt (autrice et éditrice en micro-édition) et échanges autour de la question de la place de l'auteur dans l'écosystème du livre, comment valoriser sa place au côté de l'éditeur ?**

Izypt est à la fois éditrice et autrice ce qui lui permet d'avoir la liberté de pleins de choix pour réaliser les livres en collectif.

Elle édite plusieurs revues, dont une à paraître en 2021 (pots cassés) qui l'a amené à se poser beaucoup de questions sur l'autofinancement. L'idée de cette revue est de paraître tous les 2 à 3 mois, sous forme d'un feuillet plié que l'on retrouverait en vente à prix libre dans des salons éphémères qui vendent des plantes. On y trouvera des fiches sur les plantes et leur entretien, une lettre ouverte d'un artiste/auteur sous forme assez libre sur le rapport au végétal, une intervention d'un professionnel (botaniste, horticulteur), des entretiens avec des particuliers... Pour le commencement du projet, un troc de boutures de plantes assez rares est prévu pour payer les impressions, le papier.

Quand on fait soit même c'est plus simple parce que ça réduit le coût mais la question du travail et du financement vient vite.

Les auteurs et artistes intervenants dans la revue seront rémunérés à la même hauteur que les personnes en charge de la revue.

Izypt a d'autres expériences de travail de groupe dans la revue. Elle édite une revue depuis un peu plus d'un an, constituée de 2 à 3 feuillets pliés et assemblés. C'est une revue sans thème autant de texte que de visuels. C'est une petite économie. Le tirage maximum est de 150 exemplaires dont 5 exemplaires donnés à chaque contributeur. C'est très intéressant dans une question d'écologie justement de se questionner sur la manière dont circulent les éditions. Ici c'est soit de main en main soit déposé dans les lieux très précis. Les contributeurs distribuent aussi les revues autour d'eux et donc ça aide à agrandir le certain de diffusion.

Quelques références intéressantes : le collectif WE SOW avec la graphiste Marion Cachon, Les atelier téméraires avec Marion Bonjour, et a reçu il y a quelques jours une édition de Fanny Lallart qui s'intitule *11 textes sur le travail gratuit, l'art et l'amour*.

Thierry : Au sein du milieu de l'édition, de multiples microcosmes qui ne fonctionnent pas avec la même échelle.

La dernière fois on parlait d'intervention dans des situations non traditionnelles. Là ce qui est intéressant c'est de voir comment quelqu'un qui s'inscrit dans un autre microcosme (art et poésie) peut essayer de réinventer des systèmes d'éditions, de diffusion. Ce que l'on appelle la micro-édition. Mais attention, difficile de distinguer ce qui est de l'édition traditionnelle, commerciale et de la micro-édition qui peut peaufiner au mieux l'impression pour mettre en valeur l'expérimentation.

C'est important de pointer un profil dont on parle assez peu et pourtant très présent sur les salons d'éditions indépendantes : l'auteur / éditeur qui n'est pas forcément un auto-éditeur.

Jérôme : De plus en plus les auteurs de BD réfléchissent à aller vers l'auto-édition parce que les avances sur droit dans l'édition normale se réduisent. En faisant des ouvrages de A à Z il faut en vendre moins que dans le système conventionnel pour gagner plus qu'avec les à valoir traditionnels. Est-ce que c'est plus intéressant de vendre moins mais de vendre directement ?

Certains artistes bien installés se posent ces questions et commencent à se lancer. Parce qu'ils ont un portefeuille de contacts suffisant pour pouvoir vendre un certain nombre d'exemplaires. C'est inquiétant pour les éditeurs parce que ça signe la fin d'un fonctionnement. Certains éditeurs pour éviter cela commencent à augmenter légèrement les droits d'auteurs (de 10% à 12%).

De son côté a commencé par un travail associatif où tout reposait sur la vente direct (en salon) parce que n'était pas intéressant aux yeux des réseaux de distribution classique. Le rythme était tenable jusqu'à 30 ans mais après la vie de famille fait que l'édition classique permet de pallier le temps que l'on n'a plus.

Aujourd'hui, les auteurs de bande dessinée sont de plus en plus professionnalisés, c'est possible de faire un livre, de le maquetter, ... Si un auteur arrive à trouver le bon endroit pour le bon livre il peut arriver à limiter l'investissement sur le temps de diffusion avec en plus des ventes qui seront bonnes et avec des marges plus favorables que sur l'édition classique.

Il faut se rendre à l'évidence, la problématique de l'auteur qui est de gagner sa vie, n'est pas la problématique de l'éditeur. Il ne va pas forcément dans le circuit traditionnel se battre pour vendre plus de livres (quand il est arrivé à un bon équilibre pour lui), pour faire des cessions de droits...

Par ailleurs, avec la disparition des séries au profit du one shot, les éditeurs de BD ne suivent plus les auteurs. Ils ont tendance à rapidement se tourner vers les jeunes qui acceptent des conditions plus défavorables.

Nausica : Cela fait penser au Ulule qu'ont créé plusieurs auteurs et autrices de BD (Garage Deloffre, Théo Grosjean, Lucille Gomez Lisa Mandel etc) : leur objectif est de créer eux-mêmes leur propre maison d'édition pour avoir de vrais droits, pour rester au centre de leur production, avoir des contrats transparents etc

<https://fr.ulule.com/exemplaire-maison-edition/>

Jérôme : A du mal à y croire vraiment. Est-ce qu'ils ont un lectorat assez fort pour trouver un équilibre et être gagnant ?

Marion : La campagne Ulule a été financée à 500 %, il y a plus de 100 000 € de collectés.

Soline : Les contributeurs ont des bons pour acheter des livres à venir.

Jérôme : Si on ne sait pas pourquoi on s'engage alors c'est qu'on privilégie l'acte politique aux livres. C'est un vrai engagement.

Soline : C'est un projet en effet qui est soutenu plutôt sur l'idée d'une rémunération exemplaire. Est-ce que l'Association ce n'était pas un principe similaire ? Des auteurs qui ne trouvent pas leur compte dans le paysage éditorial et qui décident de s'en affranchir pour créer une autre forme ?

Thierry : Ce qui se pose ici comme question, c'est de pouvoir former des auteurs qui soient assez autonomes pour avoir une vision assez large du monde pour savoir où et comment intervenir.

Jérôme : A fait le choix de ne pas vivre de la bande dessinée, parle donc plutôt de ce qu'il voit autour de lui que de sa propre situation. Faire de la BD traditionnelle aujourd'hui c'est extrêmement compliqué parce que l'auteur est finalement la variable d'ajustement de l'écosystème. Les coûts de production ont été compressés au maximum, maintenant dans le coût d'un livre la variable c'est l'auteur, plutôt que de se demander comment faire pour que le livre se vende mieux.

En y repensant c'est en acceptant des à valoir faible que le métier a été détruit.

En plus avec la mondialisation, le développement d'internet, on a des auteurs qui coûtent moins chers à l'autre bout du monde. C'est sans fin.

Ça ne veut pas dire que les éditeurs ne font pas bien leur travail ou qu'ils sont méchants, mais force est de constater qu'il y a des auteurs qui meurent de faim. Ça conduit même à un malaise entre auteurs entre ceux qui vivent correctement et ceux pour qui c'est très compliqué.

Le livre c'est cher, c'est un travail d'excellence, ce n'est pas normal de ne pas en vivre.

Quand on est peu ou pas payé on oublie qu'on a de la valeur et qu'on s'est battu pour en être là.

Nausica : Père qui est lui aussi auteur de BD (à plein temps, il n'a pas de métier à côté) et il a le même discours que Jérôme, comme le fait de voir des personnes qui sont payées à bas prix voire pas du tout. Ne faudrait-il donc pas créer un tarif universel pour que l'auteur ait un prix planche de départ ?

Marion : Cela rejoint d'autres questions sur la rémunération, des éditeurs payent l'intégralité des droits d'auteurs directement à l'impression des livres, sur le tirage donc et non sur la vente. Est-ce que ce n'est pas une première solution ? Est-ce que la promotion fait partie intégrante du travail d'auteur ou pas ? Est-ce que l'auteur doit pouvoir vivre uniquement de la création ? Si ce n'est pas le cas, est-ce que l'éditeur devrait s'engager à chercher pour l'auteur des moments d'échanges rémunérés ?

Thierry : La difficulté de l'ensemble de ces questions est évidente quand on enseigne. Dans une école d'art, on cherche à développer l'univers des étudiants. C'est vrai que le modèle idéal qui est celui de l'auteur bien rémunéré ce n'est pas le nôtre. Même si les étudiants sont attentifs à la réalité quand ils sortent d'une école d'art, il est clair qu'ils ne sont pas complètement au fait de la réalité.

Majoritairement, les étudiants qui sortent des écoles sont dans des secteurs entre BD, animation, musique et poésie. On sait que c'est compliqué, mais ça n'empêche de vouloir former des personnes à enrichir le monde et à qui on souhaite de trouver leur place dans ce paysage.

De son côté c'est vrai qu'il gagne sa vie d'auteur essentiellement sur des lectures/concerts, c'est sa stratégie.

C'est important de remettre en question la vision idéalisée du milieu de l'édition commerciale, traditionnelle et voir aussi ce que l'on peut trouver d'enrichissant dans les expériences de micro-édition. Il y a des solutions dans le *do it yourself*, le bricolage... Tout à coup ce qui faisait qu'un éditeur était à la marge, le place dans une réflexion sur l'écologie, le circuit court.

Jérôme : Le rôle des professionnels c'est de bien dire au jeune qu'être auteur chez un éditeur lambda ce n'est pas autre chose qu'être auteur. On l'est autant en faisant son auto-édition. Il faut démystifier le fait qu'être chez un éditeur connu signifie faire des grandes ventes et en même temps lorsqu'on veut lancer son projet d'auto-édition, il ne faut pas se mentir sur l'aspect commercial, le fait d'avoir besoin de vivre de ce métier. Est-ce qu'il y a de la place pour le projet et comment je veux le vendre ?

Thierry : Depuis quelques années on a des étudiants avec une conscience de la politique de plus en plus aiguë. C'est aussi ce qui est motivant. Grâce à cette conscience et cette perception précise du monde dans lequel ils sont, ils trouvent régulièrement des endroits où s'inscrire. Ça peut aussi faire en sorte de s'inscrire dans des créations qui vont être considérées comme du spectacle et donc financées.

Izypt : Il y a un super livre qui s'appelle *ARGENT*, de Christophe Hanna aux éditions Amsterdam.

Jérôme : À un moment il a fallu se demander : qu'est-ce que je veux faire ? Tout est plus rentable que de faire des livres (conférences, ateliers...). Il y a un équilibre à choisir.

Soline : Est-ce qu'il faut penser un revenu de base... Il y a des outils qui commencent à exister, des collectifs qui essaient de faire changer les choses comme par exemple: La Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse

Nausica : Il y a aussi le SNAC BD.

Thierry : Ce sont des collectifs en effet qui permettent aux étudiants de mieux percevoir la réalité du métier.

Jérôme : Comment faire face à l'éditeur pour lui imposer un revenu minimum ?

Thierry : Est d'abord amateur de musique. Son modèle de maisons d'édition ce sont plutôt les labels. Ce qu'il observe chez les musiciens indépendants avec des carrières en dents de scie, tantôt en groupe, puis en solo, puis avec un autre groupe... C'est intéressant. Pourquoi est-ce qu'on a plus de difficultés avec un format de carrière de ce type dans d'autres formes de création ?

Jérôme : Peut-être aussi parce que la musique tout comme le monde du spectacle vivant, c'est un milieu qui permet plus de rencontres, ça génère des projets. Être auteur c'est assez solitaire, on peut s'enfermer rapidement, on ne va pas forcément vers d'autres projets. Aller chercher des choses ailleurs c'est compliqué parce que ça prend sur le temps d'écriture.

Marion : Qu'elle est l'économie des projets de revues d'Isypt ?

Isypt : Travaille à côté pour pouvoir financer ses projets. C'est compliqué, c'est aussi pour ça que ça prend du temps de sortir les projets, les financer, malgré une manière de travailler assez constante. Aimerais avoir du temps pour pouvoir s'y consacrer à temps plein.

Jérôme : Le rêve des éditeurs c'est que les auteurs aient des métiers à côté. Mais c'est dangereux en termes de démocratie, parce qu'on arrive dans l'art bourgeois. Être auteur deviendrait un passe-temps. C'est terrifiant comme idée.

Izypt : Vient du mythe de l'artiste romantique. Chez Riot Edition il y a la publication de l'essai sur le salaire artistique d'Aurélien Catin "Notre condition" qui parle entre autres du statut artiste-auteur.ice. Il fait d'ailleurs parti de La Buse <https://www.la-buse.org/>

Thierry : Si on place le rôle de l'auteur dans l'écosystème : il est au centre, mais en même temps il n'est pas grand-chose. À la question de « Est-ce que l'éditeur est aussi un créateur ? », la réponse est oui. Dans l'idéal, le travail de l'éditeur est aussi important que celui de l'auteur. Il y a un enrichissement pour s'imbriquer avec justesse dans le travail de l'auteur.

Jérôme : C'est vrai, et si on part dans l'auto-édition on perd ce partenaire, ce regard. C'est un risque.

### **Intervention de Thierry Weyd et échanges autour de la question des formes de création, témoignage de son expérience qui a généré la création du Master Design, mention Éditions.**

Thierry : Les formes sont chamboulées depuis le fameux [Coup de dés de Mallarmé](#) ou on peut envisager la forme littéraire comme autre chose que du récit. La typographie peut elle aussi influencer sur le récit et donc sur la forme de l'objet réalisé.

Fin 1970/1980 on a des gens qui comme Pascal Doury (illustrateur mais aussi concepteur de fanzines) ont produit des objets très singuliers et qui a lancé des gens importants dans le monde de la poésie.

Le rapport au livre est lié à cette histoire et à la résultante du *Do it yourself* (arrivée du photocopieur, ...).

Est-ce que le livre est une finalité ? Non, le livre n'est pas obligatoirement l'objet final, dans la poésie, la performance, la lecture relativise l'importance du livre. A de son côté édité un poème de Christophe Tarkos sous forme de CD et non pas le texte, parce que l'importance, c'était de l'entendre et non pas de le lire.

C'est possible de trouver une autre manière de créer, mais l'auteur n'est pas forcément n'est pas forcément adaptable, et il n'a pas non plus à l'être.

Jérôme : C'est vrai, tous les auteurs ne sont pas capables de faire de l'intervention. Mais si on peut le faire, les structures sont demandeurs et il donc ne faut pas baisser les prix.

Isypt : <https://actualitte.com/article/4337/auteurs/selon-le-gouvernement-le-role-de-l-autoedition-n-est-pas-denue-d-interet>

Thierry : Le statut d'auteur/éditeur est un statut qu'il défend.

Dans les auteurs/éditeurs on va retrouver Jean-Claude Matrat, Benoit Jacques books, Stéphane Blanquet (united dead artist), Laura Vasquez, ou encore Izypt et Enora...

C'est fort de cette observation du paysage que la création du master à l'ésam a été possible.

A étudié dans le début des années 80 dans une école d'art et à découvert les fanzines... Les étudiants se retrouvaient sur des festivals de poésie... À cette époque il a sympathisé avec le professeur de typographie et a appris à faire des livres de la manière la plus traditionnelle possible.

A ensuite crée avec d'autres artistes/auteurs les éditions Cactus (maintenant La manufacture des cactées). Se sont mis à créer des choses, de la BD, de la poésie, de la musique sur des supports très variés. C'est la curiosité qui mène le développement et à cause de ça, a eu besoin de créer son propre mode de diffusion et de trouver le public.

À son échelle il représente donc l'ensemble de l'écosystème du livre : travail d'auteur, travail avec les auteurs, édition, parfois impression et diffusion. Dans une idée de travailler en circuit court, ça a toujours été important pour lui d'habiter à côté de chez un imprimeur.

Le circuit court était la marge avant, mais ce que l'on essaye de réinventer aujourd'hui emprunte à des expériences alternatives, qui en fait sont plutôt pragmatiques. Découle d'une pensée maintenant écologique mais qui sont en fait plutôt des questionnements sur comment on fait pour aller vers tel public... Ça ne veut pas dire que ce qui est fait ne circule pas dans le monde. De son côté ses associés sont à l'étranger mais il y a une micro-diffusion à l'étranger.

Fort de toutes ces expériences, il a aussi été conseillé pour des « grands » éditeurs type Le Seuil.

Sans le savoir c'était ça l'objectif, c'était d'être identifié par ceux qui l'on inspiré. Et aujourd'hui il se retrouve à travailler avec des éditeurs pour qui il est une référence. C'est cet échange qui est intéressant.

Actuellement en tant qu'auteur et auto-éditeur, il mène un travail de livres qu'il fabrique uniquement chez lui, des petits livres imprimés uniquement sur imprimante maison à partir de chutes de papier accumulés depuis des années. L'idée était au début de faire un ouvrage à 100 exemplaire maximum un peu comme les fanzines quand il était jeune. Mais il en est à 2 volumes, 3 hors-série et réalise 500 exemplaires de chaque numéro. C'est un objet prétexte à faire 2 choses : raconter en 24 pages des histoires et faire des lectures concerts. De fil en aiguille il y a un mouvement qui amène à se déplacer beaucoup et à réaliser un parcours à travers la France pour glaner des manières de raconter des histoires et aller au-devant du public (lecture chez des particuliers, bibliothèques...). Ce qui surprend c'est donc d'avoir voulu faire 100 exemplaires et maintenant de devoir se limiter à 500 exemplaires. Mais c'est intéressant d'avoir la main sur tout ça, d'être à la fois auteur, éditeur, diffuseur. Ça crée une relative économie qui pourrait être viable en même temps qu'elle permet un exercice de style et donne une dynamique qui motive à créer.

Une autre expérience menée dans le cadre d'un laboratoire de recherche est un travail avec des chercheurs géographes, et une équipe d'artistes pour explorer pendant 3 ans les mutations induites par la disparition des barrages de l'Orne. Plonge directement dans les problématiques d'écologie et travail d'enquête auprès des habitants pour glaner des histoires. C'est une méthodologie de recherche revendiquée qui était très enrichissante.

Jérôme : C'est intéressant pour les étudiantes d'avoir les témoignages de 2 parcours très différents. Et de se rendre compte qu'en fait avec deux économies très distinctes, il est possible d'y arriver. C'est bien de se rendre compte qu'il y a pleins de moyen de s'en sortir. Mais c'est important de garder en tête que l'on est auteur quand on en vie, ce n'est pas que par plaisir. Et peu importe le nombre d'ouvrages vendus...

Thierry : À l'école, on passe pour des commerçants alors que les auteurs vendus de la main à la main ce sont ceux qui sont cités par les collègues en cours. C'est étrange de voir que l'on passe pour un commerçant parce que l'on diffuse l'œuvre d'un artiste.

Jérôme : Même comme auteur, quand on rencontre un succès on devient un commerçant.

Thierry : C'est un problème franco-français la question de l'argent. Gagner de l'argent ce n'est pas devenir commerçant.

### **Résumé :**

Beaucoup de formes et d'économies différentes autour de l'édition, soit duo auteur / éditeur qui travaille à la création de l'objet littéraire ou alors une seule personne qui est auteur et éditeur. Des milieux très centrés sur la première définition de l'édition commencent à s'interroger sur le statut de l'auteur/éditeur.

La revue est un format qui permet de petites formes, de petites économies et un travail créatif qui peut être collectif. Il y a de multiples formes possibles au travail littéraire, parfois sur de toutes petites économies et pourtant viables.

L'auteur est créateur, il doit trouver la forme qui lui convient dans son moyen d'expression mais aussi sur sa représentation. Est-ce qu'il veut faire des performances ou non ? Il doit pouvoir vivre de son travail d'auteur sans avoir l'obligation de s'adapter et sans que le pourcentage de ses droits d'auteur soit la variable d'ajustement dans le coût du livre.

Quelles solutions de rémunération ? un tarif minimal ? Un tarif universel ? Des droits d'auteur payés intégralement sur le tirage et non pas sur les ventes ?

**Pour le prochain groupe de travail :**

**Réflexion sur l'échelle régionale, locale. Comment un auteur peut s'inscrire dans cette échelle ?  
Comment est-ce que les relations avec l'écosystème du livre en région peuvent fonctionner ? Faut-il réfléchir à un ancrage local pour les rencontres, les interventions ?**

**Est-ce qu'il faudrait des commandes locales réservées aux auteurs de la région ?**

**Une revue ? Un collectif ?**